

Dieu fait-il question ?

La Libre Belgique, mardi 20 mars 2001

Guillaume de Stexhe,
philosophe,
Facultés universitaires Saint Louis

Y a-t-il du sens, c'est-à-dire un enjeu réel, à questionner à propos de Dieu ? L'état actuel de la philosophie suggère des réponses contrastées à cette question.

Du côté de la métaphysique, à de grandes exceptions près, comme Whitehead, il n'y a pas aujourd'hui de débats philosophiquement centraux à propos de Dieu (par exemple, sur les « preuves de l'existence » de Dieu). Il ne s'agit pas là d'un simple désintérêt, ou d'un « oubli », mais d'une mutation : le « Dieu » qui ne fait plus sens pour les philosophes – même s'ils sont personnellement engagés dans une voie religieuse – c'est ce « principe des principes » qui s'imposerait, de l'extérieur, comme le *fondement nécessaire* de l'expérience humaine ; un *fondement* qui assurerait et concentrerait en sa propre plénitude la consistance du réel. Un tel Dieu-fondement viderait aussi bien l'existence que le monde et l'histoire de leur consistance propre, et aussi de leurs indéterminations, de leurs hésitations. Il s'agit alors pour la pensée « post-métaphysique » de rompre avec la fascination pour un tel fondement, pour plutôt interroger et réfléchir l'expérience finie qui se déploie de l'intérieur du monde et de l'histoire. Cette rupture avec le Dieu « métaphysique » semble conduire à une discrétion philosophique, proche du silence, à propos de « Dieu ». A ce silence correspond dans notre culture sociale un effacement sensible du questionnement à propos de Dieu : la prédominance d'un agnosticisme et d'un athéisme peu questionnants.

Mais, par ailleurs, en un déplacement significatif, la philosophie renouvelle aujourd'hui son attention aux religions, et à la dimension religieuse en tant que telle. Ici encore, il y a correspondance avec une situation culturelle où le religieux, quoique culturellement marginal, prolifère d'une façon neuve. Certes, la religion s'exprime, non en concepts, mais en symboles : mais, selon une formule célèbre de Ricoeur, les symboles donnent à *penser* ; le religieux trouve donc une pertinence au regard de la philosophie. Peut-être la libre dynamique des symboles offre-t-elle à la raison philosophique de quoi enrichir ses horizons et stimuler ses questionnements, en la confrontant à ce que le concept ne peut prétendre maîtriser, et qu'il tend donc à ignorer. Car l'attitude religieuse fondamentale est sans doute précisément orientée vers ce qui n'est en rien objet maîtrisable : l'*originnaire radical*, ou encore l'*ultime*. *De quoi/qui pourrions-nous nous recevoir ?* Non pas curiosité tournée vers le commencement, le début ou l'au-delà, mais accueil et culture d'une ressource radicale, pressentie comme à la fois autre et proche, distante et fécondante.

Ainsi, dans le cas de la foi biblique, et singulièrement chrétienne, l'*originnaire* se présente comme un événement de Parole : Dieu parle, « crée » par sa parole, et se

révèle comme Parole vivante. La Parole annonce l'immémorial d'un don – création et alliance - et l'utopie d'une promesse – le Royaume qui vient; entre don et promesse, elle engage qui l'écoute à l'aventure d'une histoire.

Il s'agit alors, pour la philosophie, d'interroger de façon critique ces dynamismes humains qui *croient* nourrir leur énergie de l'ouverture à une sollicitation divine : est-ce là une autre version du fantasme d'un fondement nécessaire, ou bien autre chose, et quoi ? Ce qui est à penser critique, dans chaque cas de figure du religieux, c'est le type de rapport qui se noue entre l'existence et ce à quoi elle s'ouvre comme à sa ressource: c'est-à-dire les formes différenciées de l'engagement de « croyance » ou de foi, saisies dans leur effectivité pratique (existentielle, éthique et politique) mais aussi pensante et *poétique* - au sens fort du mot).

Malheureusement, le silence métaphysique à propos de Dieu évoqué plus haut peut résonner, de façon non pas critique, mais terroriste, comme l'interdiction de prendre au sérieux la question de l'originaire, classée comme philosophiquement insignifiante, et le registre du croire, classé comme arbitraire et purement privé. Quand la question de l'originaire et le croire se trouvent ainsi interdits de pensée critique et publique, ils ne s'en développent pas moins; mais c'est alors sans se livrer au *questionnement* - au travail du langage commun, de la confrontation, de la raison. Alors prospèrent les versions fascinées du croire, figé en un pseudo-savoir doctrinaire ou en un pur sentiment ininterrogeable; et les versions hallucinées de l'originaire, imaginé comme présence immédiate d'une réalité saturante et absorbante.

Ce qui se profile là, c'est bien moins la superstition ou la crédulité que *l'idolâtrie*. Il n'est pas indispensable de se référer à Dieu pour se livrer à l'idolâtrie, c'est-à-dire au culte d'une toute-puissance envahissante, qui transforme l'histoire ouverte en destin subi, et (donc) violent: en témoignent, non seulement les néo-intégrismes religieux, mais tout autant les fascinations dociles par les puissances *sacrées* de la technique, de l'économie ou du progrès (*que voulez-vous? On n'y peut rien; il faut bien se soumettre*), ou par le droit *absolu* des identités individuelles ou collectives bouclées sur elles-mêmes. Peut-être l'idolâtrie prospère-t-elle le mieux, précisément, là où la *question* de Dieu n'est pas en travail - là où Dieu ne *fait* pas *question*.

La question de Dieu, du Dieu, du divin: de quoi/qui nos histoires peuvent-elles se relancer, et comment? Que vénérons-nous, dans nos pratiques plus que dans nos idées, et pourquoi, et de nouveau comment ? Nul - croyant, athée, agnostique - ne peut effacer ce genre de questionnement sans risquer l'idolâtrie - toujours finalement meurtrière. Mais à le maintenir fermement *en tant que questionnement*, sans cesse rouvert et partagé, comme pensée qui croise croyance et critique, et ainsi envisage Dieu *à distance*, alors s'offre l'espace pluriel d'une vie et d'un monde ouverts par un croire ou ne pas croire qui ne sont ni mortifères, ni insignifiants, mais libres et vivifiants. Ce n'est pas facile, et c'est très gai. © La Libre Belgique 2001

